



Silhouettes du Passé

MARLBOROUGH STORY

A Pierre Bayrou,
mon maître qui n'est plus,
bien respectueusement,

Georges LINIERES.

Oyez, oyez, braves gens de Noble-Val, la triste et véridique histoire de Marlborough de Saint-Antonin.

Certains, qui l'ont bien connu, penseront que j'estropie son nom ; que c'est Malroux qu'il faut dire. Je ne le crois pas. Une déformation phonétique s'est, sans doute, glissée dans la prononciation. Quand on chante la chanson célèbre « Marlborough s'en va-t-en guerre », le duc John Churchill, vainqueur à Ramilly, Oudenarde et autre Malplaquet, n'est-il pas toujours appelé Malbrough ? Et de là à une francisation en Malroux il n'y a qu'un pas. Et puis, comment justifier le titre, laborieusement puisé dans mes connaissances si précaires en anglais ? Laissez-moi donc le nom de Marlborough : je n'irai pas jusqu'à chercher une filiation quelconque avec les envahisseurs anglais du Prince Noir, filiation possible, mais à la réflexion, peu probable ; peut-être même que la noblesse du célèbre duc ne remonte pas jusque là.

Notre Marlborough saint-antoninois s'appelait, en réalité Besset Antonin. Il habitait rue du Porche, l'ancienne maison Portal, dit Couilhandre (1) et il avait deux vignes (je m'empresse de le dire pour expliquer ce qui va suivre). Ces deux vignes lui donnaient un vin dont tout Saint-Antonin vantait les mérites. Marlborough, en vigneron consommé, en tirait chaque année une quinzaine

(1) — C'est un de ces noms qui ne s'inventent pas.

de barriques. Ce nectar fameux, braves gens, Antonin ne pouvait se résoudre à le vendre, encore moins à le donner ; coincé dans cette cruelle alternative, qu'en faisait-il, le malheureux ?... Il le buvait. Sept, huit, neuf, les mauvaises langues disent plus de dix litres, étaient sa ration journalière et, souvent, comme dit le poète, il avait :

L'âme au septième ciel ravie,

Le corps, plus humble, sous la table...

En cette soirée du Dimanche 3 mars 1930, son âme était certainement ravie, le corps ne reposait pas sous la table, mais dans son lit où Antonin s'était affaissé ivre-mort, après des libations particulièrement copieuses, justifiées par le temps abominable de ce dimanche fort pluvieux. Dehors, à une centaine de mètres, l'Aveyron en crue grondait rageusement ; de temps en temps, on entendait de terrifiants coups sourds : c'étaient des troncs d'arbres entiers qui, tels des béliers gigantesques, ébranlaient les piles du pont qui allait bientôt être submergé. Les maisons du Bessarel devaient nager dans l'eau jusqu'au premier étage. Elles en avaient l'habitude, mais cette fois, c'était plus sérieux. On saura, plus tard, que l'eau arriva jusqu'aux toitures dont beaucoup s'effondrèrent. Il paraît, enfin ce sont les mauvaises langues dont j'ai parlé plus haut qui le disent, qu'à la décrue, certains propriétaires parachevèrent les dégâts en poussant, la nuit, avec de longues perches, les pans de mur qui s'obstinaient à rester debout. Ils espéraient, ainsi, toucher des indemnités plus fortes... Il y eut bien des malheureux et bien des sans abri ; quelques noyés aussi, mais pas autant qu'à Montauban et surtout à Moissac où le Tarn avait ajouté la furie de ses eaux à celle de l'Aveyron.

Dans la rue du Porche, l'ancienne maison Portal, dit Couilhandre, où reposait Marlborough, avait déjà de l'eau jusqu'au premier étage. Les voisins, ne voyant pas s'ouvrir les volets de la chambre d'Antonin, le hélèrent ; ils firent même appel à la voix de stentor de l'abbé Delteil (fils de Delteil dit Pitchoulé). Rien n'y fit. Dans les vignes du Seigneur, où voguait l'âme ravie de Marlborough, aucune voix, fut-elle celle d'un représentant de Dieu sur la terre, ne pouvait l'atteindre. Cela dura jusqu'à deux heures de l'après-midi. Les voisins lassés qui avaient, comme on le pense, d'autres chats à fouetter, étaient partis vers des lieux plus cléments.

Dans la chambre, maintenant envahie par les eaux limoneuses, Marlborough se réveilla enfin. Les volets mal clos laissaient filtrer assez de lumière pour que notre homme distingue le plafond qui oscillait tel le plancher d'un navire que la houle fait tanguer. Antonin n'en croyait pas ses yeux.

« Qu'uno cuécho, paumé Malbrough as attrapat ahier a ser ! (Quelle cuite, tu as pris hier soir !) ».

Voulant allumer la bougie qui se dressait sur la table de nuit, il toucha cette dernière qui, flottant déjà, s'éloigna ; cela devenait de la tantasmagorie... Respirant un bon coup, les bras allongés le long du corps, Antonin chercha à reprendre ses esprits. Une sensation d'humidité, perçue par ses deux mains, lui fit croire à une incontinence dont il n'était pas coutumier :

« As pissat al liech, milodious ! » cria-t-il.

Furieux, il voulut se lever afin d'éviter que se renouvelle ce qu'il considérait comme une atteinte à son intégrité physique. Le lit, qui flottait depuis un grand moment, déséquilibré, bascula alors et Malbrough plongea dans l'eau glacée. Réveillé tout à fait, il ne dut son salut qu'à sa qualité de bon nageur. S'orientant tant bien que mal, il chercha l'entrée de l'escalier qui montait au grenier. Il en gravit les marches puis se hissa sur le toit d'où toute l'étendue du désastre lui apparut. Sa chemise mouillée lui collant au corps, il l'ôta et, nu comme Saint-Jean, il agita ce signal de détresse. Le vêtement, ainsi secoué, finit par sécher. Tard dans la soirée, Malbrough fut enfin recueilli par le tireur de sable, Louis Nonorgue, dit Culloye, un dur parmi les durs, le seul qui n'avait pas craint, avec sa gabarre, d'affronter les courants sournois des rues inondées. Ils atterrirent au Couvent des sœurs des écoles où les jeunes filles du pensionnat étaient bloquées, elles aussi, par les eaux. Heureusement, on avait fait parvenir des vêtements à Malbrough : la pudeur de ces demoiselles ne fut pas, pour lors, offensée.

Besset Antonin se tira de cette aventure sans qu'aucun rhume, bronchite ou grippe vienne le punir de son ivrognerie. Certains, aux connaissances médicales mal assurées, mais aux vignes réputées pour leur bon vin, vous diront que la concentration éthylique dans son sang y était pour quelque chose. Tout le monde sait que l'alcool a un pouvoir calorifique élevé. C'est comme du feu qui ruisselle dans les veines. Ce qui semble leur donner

raison, c'est la fin tragique, deux ans plus tard, de notre maheureux Malbrough.

Une nuit de cuite totale, la chandelle, qu'il avait laissée allumée sur la table de nuit, mit le feu à la paillasse de « péloffes » de maïs sur laquelle reposait Antonin. Il brûla comme une torche. Le lendemain, dans la pièce enfumée, les voisins atterrés ne trouvèrent du pauvre Malbrough « qu'une chose qui n'a de nom dans aucune langue »...

Il ne fut pas porté en terre par « quatres officiers » comme le veut la chanson mais par quatre copains navrés de cette mort stupide.

Ainsi finit, braves gens de Noble-Val, la triste et véridique histoire de Malbrough de Saint-Antonin, histoire comique et tragique à la fois comme l'est, si souvent, la vie.

Montricoux,
Novembre 1979.

